

rodrigo...

marie reverdy

el retrato de Rodrigo Garcia tal y como su imagen se ha quedado colgando de una de mis pestañas

le portrait de Rodrigo Garcia tel que son image est restée accrochée à l'un de mes cils

Tout pourrait commencer par une histoire comme il y en a tant, une histoire humaine, trop humaine, et tristement célèbre : *un père de famille et son fils ont un accident de voiture. Si le père va relativement bien, on craint pour le choc que le jeune garçon a eu à la tête et qui a provoqué son évanouissement. On transporte l'enfant d'urgence à l'hôpital. Dans le hall des urgences, le médecin de garde s'approche du brancard et s'écrit : « je ne peux pas soigner cet enfant, car c'est mon fils !! »*. Pourquoi ?

Combien sommes-nous à avoir eu, comme premier réflexe, une réponse alambiquée, construite sur le modèle narratif du « fils du laitier ou du facteur » ? La réponse, fort simple pourtant, était que le médecin était sa mère. Mais combien sommes-nous à l'avoir eue ? Combien sommes-nous à avoir eu une représentation imagée de cette scène alors que nous étions invités à penser une fonction précise plus qu'un individu type ? Ainsi donc la représentation est toujours là, présente dans notre mode d'appréhension du monde, tapie dans les moindres replis de notre système cognitif. Les œuvres qui viennent bouleverser nos modes habituels de représentation du réel font alors preuve de « subversivité », au sens premier et noble du terme, issu du latin *subvertere* (de *sub* « sous » et *vertere* « tourner, changer, transformer ») qui signifie « retourner, bouleverser, renverser ». La subversion, ce n'est pas faire table rase mais se pencher dans l'espace vide qui se situe entre ses quatre pieds. Il ne s'agit pas de jeter les assiettes avec la nappe mais de regarder ce qui se cache dessous, et de vérifier, par la même occasion, s'il ne faudrait pas passer un bon coup de balai. Une œuvre subversive ne rejette pas tout, elle explore les méandres de nos attentes, et les déçoit souvent pour notre plus grand bonheur. Je crois que le travail de Rodrigo Garcia tient de la subversion dans la mesure où chaque image sociale qu'il explore, lisse comme une toile cirée, est grattée, triturée, afin de nous laisser entrevoir ce qui se cache sous sa surface. Il ne s'agit pas, pour lui, de les expliquer, mais bien de pousser leur logique jusqu'au bout, parfois jusqu'à l'absurde, afin que notre œil se distille de l'habitude que nous avons à ne plus les percevoir. Ce à quoi nous sommes invités, c'est à voir autrement le réel qui lui sert de référent. Malgré son rapport très minutieux aux arts visuels, cette exigence créatrice fait de lui, comme on l'entend souvent, un iconoclaste. Il est iconoclaste comme un philosophe est sceptique, il pratique le doute sans le systématiser car, comme disait Henri Poincaré dans *La Science et l'Hypothèse*, « Douter de tout ou tout croire, ce sont deux solutions également commodes, qui l'une et l'autre nous dispensent de réfléchir. » De réfléchir, d'observer ou d'éprouver le monde. Loin de ces arrogantes certitudes du tout critique ou de l'inconditionnelle adhésion, se trouve l'espace propice à la création. Celui à l'intérieur duquel nous serions toujours surpris, par le monde et par l'art, toujours attentif, occupant l'humble position de celui qui observe le monde impressionniste qui s'offre au regard, capté au moment de son apparition. Rodrigo Garcia est donc un iconoclaste d'une rare finesse, qui ne commet par l'erreur de confondre Image et Phénomène. Car si la création d'image est production de sens, narration, le phénomène, quant à lui, n'est ni critique ni utopique mais relève de la forme et de la performance. Par ce biais, Rodrigo Garcia œuvre à la naissance de la perception, utilisant la dilatation du temps, la démesure et la saturation ; orgie de matières, de sons, de projections et de décibels.



Rodrigo Garcia

Directeur de hTh - humain Trop humain / Centre Dramatique National de Montpellier



Edito. Double page du programme de la saison 2016-17 de hTh / humain TROP humain – CDN de Montpellier. Création graphique de Arturo Iturbe Chinas.

Dans ce quelque chose qui apparaît, d'une manière ou d'une autre, par un sens ou un autre, nous sommes responsables du sens que nous accordons à la forme émergente. Le travail de Rodrigo Garcia ne s'apparente pas à un discours sur le monde mais à un regard porté sur ses effets esthétiques, il peut être lisible par le prisme de l'humour, de la politique, de l'existentialisme, du cynisme, etc. C'est sûrement pour cela que certains voient en lui la filiation de Brecht, d'autres d'Artaud, d'autres encore sentent le background publicitaire, etc. Rodrigo Garcia, quant à lui, se définit comme *enfant de rien d'autre que de la date d'aujourd'hui* ; enfant pour le regard neuf et pour la puissance du Vouloir qui n'est pas encore résigné, et d'aujourd'hui car, par cet énoncé performatif, il s'assied durablement dans l'éternelle contemporanéité, constamment en éveil aux sollicitations des événements. C'est un peu de cette manière, également, qu'il conçoit la programmation¹ de hTh, en restant « à l'écoute du hasard » et en se méfiant de ce que le terme « intuition » sous-entend comme prétention au génie créateur. Car une œuvre est créatrice si on la conçoit comme un événement qui rajoute du réel au réel, et hTh, dans ses plus doux rêves, doit devenir un lieu non pas de simple diffusion théâtrale, mais de « célébration de la vie créatrice », « festive et partagée ». Trouver en hTh l'endroit à partir duquel nous pourrions prendre conscience de nous-même et de nos failles, et que cela soit une fête plus qu'un *mea culpa*. Prendre conscience de nos violences sans les commettre, prendre conscience de nos fantasmes sans en avoir peur, prendre conscience de notre finitude sans en éprouver l'angoisse. Prendre également conscience de notre soif d'infini, voire même de notre inépuisable manque d'amour. Non pas éduquer le regard mais proposer une expérience, et offrir de la prolonger à loisir dans un lieu qui lui est dédié. D'ailleurs cela le démangeait, il reprendra les concerts de l'après-spectacle, rappelant néanmoins qu'ils sont gratuits et ouverts à tous, et non seulement à ceux qui sortent de la pièce qui aura été programmée dans la même soirée. C'est également la raison pour laquelle il propose 3 festivals², afin qu'en un temps relativement court, nous puissions être immergés dans l'ambiance des possibles d'un médium (Mèq festival) ou d'un thème (Explicit) ou encore d'un territoire (Big Bang).

¹ Dans l'ordre chronologique, pièces de Markus Öhrn, Toshiki Okada, Maarten Seghers, Ana Borralho & Joao Galante, Gisèle Vienne, Tino Sehgal, Théo Mercier et François Chaignaud, Jan Lauwers, Luis Garay, Lola Arias, Claude Schmitz, Miet Warlop, Jan Martens, Gob Squad, Philippe Quesne, Steven Cohen.

² *Mèq festival* – Festival international d'art numérique performatif. 14 - 17 septembre.
Explicit – Festival d'expressions plurielles du sexuel. 22 - 27 novembre.
Big Bang – Créations en région. 21 février - 3 mars 2017

- **Rodrigue as-tu du cœur ?**
- **J'sais pas mais j'ai la foi en tout cas !!**

Rodrigo Garcia, dont on connaît la fidélité dont il fait preuve envers ses interprètes ainsi qu'avec les artistes qu'il aime, est également fidèle à lui-même et au projet qu'il a toujours défendu pour le CDN de Montpellier. Il n'est qu'à regarder l'édition de la saison d'hTh pour s'en convaincre : *Ne perds jamais la foi* – devise de l'Atlético de Madrid. Mais pour garder la foi, autant faut-il avoir déjà quelques convictions et il paraît impossible, pour un artiste, de créer sans croire, *a minima*, à l'art et au public. Cette foi dans l'art, on a pu s'en délecter pendant les trois quarts d'heure des *Sept Dernières Paroles du Christ en Croix* de Joseph Haydn, interprétées au piano par Marino Formenti lors de *Golgotha picnic*. On peut également la mesurer à l'importance qu'il accorde à la production³ puisqu'hTh n'est pas un simple lieu de diffusion de l'art mais un « Centre de Création Contemporaine ». Cette importance est double, car outre le soutien à la création que Rodrigo Garcia défend sans relâche, la présence des artistes sur le lieu, malheureusement trop peu équipé pour des résidences au long cours, participe de la « célébration de la vie créatrice » et éloigne le CDN du modèle consumériste de l'art. Les artistes sont invités à rester pour un temps relativement long, de deux à trois mois pour les spectacles produits par hTh, afin de favoriser des rencontres réelles, quelques crans plus loin que le seul bord de plateau, notamment par le biais des workshops⁴. Rodrigo Garcia a foi dans le fait que leur présence puisse favoriser une émulation créatrice ainsi qu'il la vit lui-même. Amoureux de l'art, il s'intéresse, bien sûr, à leurs œuvres. Iconoclaste curieux, il s'intéresse, également, à leur processus singulier de création, par lequel l'œuvre advient, réalimentant ainsi sans cesse sa capacité à s'émerveiller devant le mystère de l'art en train de naître.

Quant à sa foi dans le public, Rodrigo Garcia l'a souvent répété, « je n'aime pas l'idée de la culture élitiste ou intimidante ; mon travail s'adresse à tout le monde, aux chauffeurs de taxi... ». Il est vrai qu'à bien y regarder nous sommes tous des chauffeurs de taxi, enfermés dans nos armures de fer, soumis aux précieux prix de chaque minute mais néanmoins ouverts aux rencontres éphémères et aux parcours rhizomatiques. Le chauffeur de taxi incarne l'emblème du public rêvé par Rodrigo Garcia. Moi, j'avoue que je l'écoute parler des chauffeurs de taxi comme j'écouterai les plus beaux contes de l'amour courtois, car dans sa bouche, le chauffeur de taxi est une figure tutélaire de notre monde et non le simple accessoire d'un discours de légitimation de la culture, vaguement bienfaitrice, et qu'il faudrait distribuer à ceux qui en seraient, soi-disant, les plus démunis.

Ainsi, qu'il soit auteur, metteur en scène ou directeur de CDN, Rodrigo Garcia garde la même foi dans l'art et dans la vie, pour lui relativement synonymes. C'est pour cela, sûrement, qu'il se méfie de l'illusionnisme de la représentation. Le théâtre, comme le cinéma, a ceci de particulier qu'il se base sur l'action et la parole feintes. Comme tout être conscient, donc éminemment libre et responsable, Rodrigo Garcia s'est confronté à l'épineuse question de la légitimité de ses actes : « Pourquoi demander aux comédiens de dire ce qui relève de ma responsabilité d'auteur ? » Une certaine méfiance à l'endroit de la représentation... Il préfère offrir au regard le processus de création : la forme écrite du texte projeté – car ainsi qu'il l'écrit dans *C'est comme ça et me faites pas chier*⁵, « je place mes espoirs dans l'alphabet » – et la performance des interprètes, dont la présence de leur corps nietzschéen est déjà « d'une grande raison ».

Aucune œuvre de Rodrigo Garcia ne prescrit ou ne proscriit un acte, que ce soit en direction de ses comédiens ou du public, aucune de ses œuvres ne critique ni ne condamne, il se contente de décrire ce qui pourrait apparaître comme le mécanisme interne de nos vies, celui de générer, par le fait même que nous vivons, une présence et des actes qui relèvent du phénomène parfois insensé mais, puisqu'il faut finir comme l'on a commencé, qui est tellement humain, et parfois Trop humain.

³ Productions déléguées (créations) : *To Walk the Infernal Fields* de Markus Öhrn, *Science and Friction* et *Primitive Futures* de Luis Garay, *Begin the Beguine* de Jan Lauwers. Productions déléguées (reprise) : *Allez Mourir plus loin* de Ana Borralho & Joao Galante, *C'est comme ça et me faites pas chier* de Rodrigo Garcia.

⁴ Interventions de Toshiki Okada, Twiggy Pucci Garçon, Claude Schmitz, Jan Martens, Gob Squad et Master class de Jan Lauwers.



⁵ *C'est comme ça et me faites pas chier* de Rodrigo Garcia. 4, 5 et 8, 9 novembre 2016.